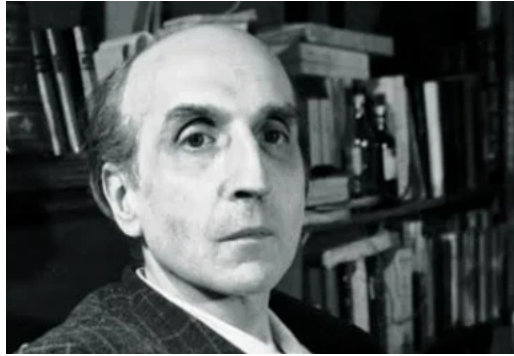




Un homme à qui tout a été retiré

Relisant *Traduit du silence*, je songe à Joe Bousquet, blessé le 27 mai 1918 au combat de Vailly et couché paralysé dans son lit jusqu'à sa mort en 1950... Il traîne autour de sa vie son «immense cri de bête blessée».

«Mon oeuvre est celle d'un homme à qui tout a été retiré».ⁱ Or, c'est d'amour et de bonheur qu'elle vient témoigner. C'est d'une surabondance qu'elle nous parle. Il l'affirme clairement : «J'ai voulu vérifier que la vie d'un homme restait un bien partagé, même si elle était exilée de partout.»

Brisé, il «ne veut pas avoir été brisé pour rien». S'il lui faut alors écrire, c'est que le geste qui invente et met en forme peut seul résister au sentiment d'exil. C'est à cette tâche que sont attachées désormais les raisons d'être. Lorsque les mots commencent à danser au son de leur propre musique le partage s'accomplit! Quelque chose croît dans l'encre, sur le papier comme sur la toile du peintre : la surface blanche se met à fleurir et à fructifier ; voici des fruits, des fleurs et des feuilles... Et puis voici mon cœur... Le poète est un enfant prodigue qui a dépensé tout son bien. Il offre à présent le rien qui lui reste, cueilli sur les bords de chemin. Le voici poète de curieuse façon:

*Poète malgré lui. Très malade, réduit à vivre en pensée, tout ce qu'il fait pour manifester son existence se ramenant forcément à des façons de parler; et comme il s'opiniâtre à vivre, paraît très inspiré. Non pas grand poète, mais très poète. Il faut que sa vie se fasse entre ses yeux et ses lèvres. Il est bon de le décrire assez longuement. Il y a beaucoup d'hommes comme lui. Seulement, on ne les voit pas.*ⁱⁱ

Il importe cependant de ne pas arranger artificiellement les choses... Qu'est-ce que cette écriture qui crie dans sa nuit, sinon la poursuite d'un geste qui connaît sa vanité et qui en souffre, aussi

impuissant que son auteur. Un travail à tout jamais en quête de sa raison d'être.

Poursuivant son effort, Joe Bousquet se tient dans l'ombre du langage. Il reste en retrait, un peu à l'écart, à demi dissimulé, le visage fermé sous un masque de tristesse, réservé, méfiant, orgueilleux peut-être, en tout cas désireux d'échapper à la vulgarité, tout en s'exclamant «je voudrais être une épave»...

L'écriture, alors, récuse l'apitoiement. Elle ne réclame aucun secours. Peut-être se méfie-t-elle de ses improbables lecteurs: ne seront-ils mal intentionnés et prompts à la juger ?

Tu ne saurais dire en direction de qui tu écris, ni si tu écris pour *quiconque*.... La figure invisible qui se penche sur ton épaule n'est plus la même qu'à l'ordinaire. On pourrait croire que ses paupières sont fermées et que les traits de son visage se sont effacés tandis que se creusaient les tiens... Bien sûr, ce serait une chance si tu pouvais y découvrir, comme par inadvertance, au détour d'une phrase, une sorte d'amitié inespérée : celle d'un moi inoffensif et incolore, orphelin de lui-même.

Bousquet doit se prouver à lui-même que ce travail *au noir* vaut quelque chose. Une syllabe après l'autre, il interroge sa propre voix qui prend corps, là, sur le papier. Est-ce vraiment la sienne ? Les mots ne sont-ils pas plutôt le lieu d'un songe où il s'évade et cherche à se perdre ? L'ombre portée de ses désirs et ses chimères ? Il écrit sur un fil ou sur la pointe d'une aiguille, en équilibre entre être et n'être pas. Il est un malentendu, une impatience désespérée qui attend. Il attend le printemps. Il attend l'automne. Il attend le retour de l'été. Il attend Noël, il attend la mer. Il attend et ne sait rien faire d'autre. C'est la seule façon de sortir de l'obsession. Sa propre vie l'a quitté. Il le répète: « Ma vie n'a qu'une face et non pas deux comme celle des autres.

Il doit faire en sorte qu'il ne reste pas que le seul côté noir de ta vie. Une chose est certaine: il attendra toujours l'amour.

Heure noire, cœur noir, amour noir, la nuit s'est étendue, le monde a perdu sa lumière. Pris de peur, il se terre. Pas à pas, il doit s'efforcer de reprendre langue. Remonter vers la surface de l'eau sombre où il se noyait.

— Ouvre les yeux et regarde : de très lointaines étoiles se mirent encore dans cette eau noire.

Le paralysé Joë Bousquet oscille entre amour de la vie et horreur de la vie, comme entre la surabondance et la misère, l'hypersensibilité et l'insensibilité. Couché sur un lit d'infirmes, il

reste debout dans son propre silence. Son propre corps lui a été repris. Et s'il reste en vie, c'est par amour.

Pourquoi, exaltant l'amour, n'en a-t-il conservé que le vide ? Comme si cet amour vorace avait creusé en lui et étendu une sorte de désert. En l'absentant. En le privant de son être propre. En épuisant son moi. En ne lui faisant connaître que sa propre faiblesse. Condamné à perpétuité, il ne purgera jamais sa peine.

Jean-Michel Maulpoix

ⁱ Joe Bousquet, *Traduit du silence*, éd. Gallimard, p. 78.

ⁱⁱ Id., p. 24.